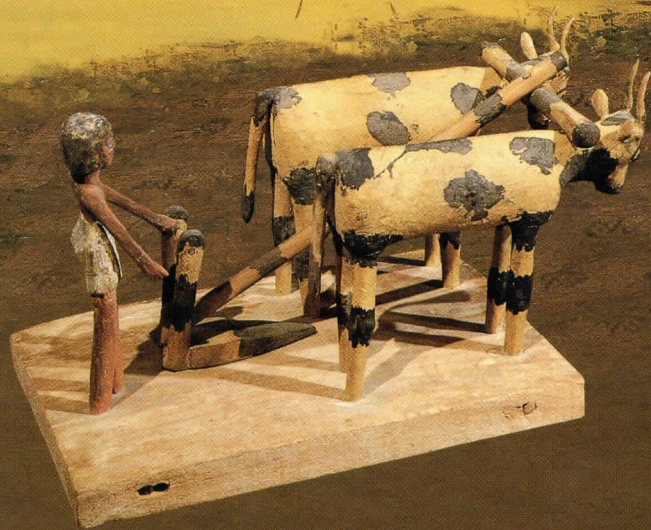


Ombres d'Égypte le peuple de Pharaon



ÉDITIONS DU CEDARC

L'EGYPTIEN ET LA MORT

RITES ET CROYANCES FUNERAIRES

DANS L'EGYPTE PHARAONIQUE

DIMITRI LABOURY

Il n'est pas rare de lire ou d'entendre que les anciens Egyptiens étaient véritablement obsédés par la mort et la préparation de leur survie dans l'Au-delà. Cette opinion remonte au moins jusqu'à la fin de l'époque pharaonique elle-même, puisque l'auteur grec Hécatée d'Abdère écrivait aux environs de 300 avant notre ère :

C'est que les gens du pays (sc. les Egyptiens) tiennent pour tout à fait négligeable le temps passé à vivre et qu'ils font le plus grand cas du temps qui, par la vertu, restera dans la mémoire après la mort; ils nomment les habitations des vivants des auberges, puisque nous n'y habitons qu'un brefmoment, et donnent le nom d'habitations éternelles aux tombeaux, puisque les morts mènent en Hadès une existence illimitée. Aussi se soucient-ils moins de l'aménagement des maisons et ne manquent-ils pas de rivaliser pour les tombes (Diod. I 51,2).

L'étude archéologique de l'Égypte ancienne permet aujourd'hui de nuancer l'aspect quelque peu caricatural de ce commentaire qui émane certes d'un étranger mais n'en est pas moins fondamentalement exact. En effet, l'Égyptien ancien a, pour notre plus grand émerveillement, dépensé une énergie tout à fait extraordinaire pour appréhender au mieux sa "demeure d'éternité". Il serait cependant erroné d'y reconnaître les préoccupations d'un être morbide, hanté par le spectre de la Mort. Les rites et les croyances funéraires nous le révèlent très clairement : ce que l'Égyptien antique recherchait à travers ses monumentales réalisations funéraires, c'était avant tout la possibilité de poursuivre les délices de la vie ici-bas. C'est donc plus l'amour de la Vie que l'obsession de la Mort qui l'a motivé dans cette frénétique quête d'éternité.

A l'inverse du voyageur de la fin du IV^e siècle avant J.-C. que fut Hécatée d'Abdère, nous avons de nos jours une vision des préoccupations funéraires des anciens Egyptiens qui est altérée par les conditions de conservation des vestiges de la civilisation pharaonique. L'Égypte antique est unanimement reconnue comme la terre des temples et des tombes par excellence, alors que pratiquement tout ce qui relève de la vie quotidienne dans cette civilisation ne peut être appréhendé qu'au moyen d'une longue enquête archéologique sur des témoignages souvent très fragmentaires. Cette scission entre le monumental et le sacré, d'une part, et le séculaire et le quotidien, d'autre part, correspond, Hécatée vient de nous le rappeler, à la conception et à la volonté de l'Égyptien lui-même. Jan Assmann a d'ailleurs proposé de distinguer deux cultures au sein de la civilisation pharaonique : "une culture pour l'éternité, employant des matériaux impérissables (de la pierre surtout) et exigeant de vastes dépenses, et une culture pour la vie terrestre, employant des matériaux périssables et bon marché, comme l'argile, des tissus, des nattes, etc... (...) L'une, la culture civile, séculaire, domestique a presque disparu, pendant que l'autre, la culture monumentale, domine encore aujourd'hui l'image du pays" (Assmann, 1988 : 49).

Cette dichotomie culturelle résulte de la vision égyptienne du Cosmos, qui conçoit ce dernier comme étant lui aussi scindé en deux : à l'origine, nous raconte le *Livre de la vache du ciel*, hommes et dieux vivaient ensemble, en harmonie, dans un monde unifié et idyllique; mais suite à une rébellion des humains, sévèrement réprimée, le demiurge solaire, las, choisit de se retirer avec les siens sur la vache céleste, qui se dressa sur ses pattes, séparant ainsi la sphère divine de celle des hom-



mes, où apparurent désormais l'alternance entre le jour et la nuit, le temps qui s'écoule, la durée de vie limitée et la mort (Hornung, 1982). A partir de ce moment, tout dans l'Ici-bas devint changeant, fugace et éphémère, alors que les véritables essences des choses, permanentes et fondamentales, ne furent plus accessibles que dans l'Au-delà, réservé aux divinités, aux défunts et à l'élite des initiés. L'ensemble de ce que nous catégorisons comme art égyptien, c'est-à-dire tous les témoignages de la culture monumentale, ont pour fonction de créer un point de contact avec ce monde des essences de l'Au-delà et de le représenter, dans les deux sens du terme (Laboury, 1999).

Bien entendu, les conceptions et les pratiques funéraires de l'Égypte antique sont également fondées sur cette idée d'une médiation nécessaire entre les deux parties distinctes du Monde tel que le concevait la pensée pharaonique. Pour gagner un Au-delà bienheureux et prolonger les activités et les plaisirs de la vie d'ici-bas, le défunt égyptien doit parvenir à intégrer la sphère des dieux et devenir par là même, en quelque sorte, un dieu lui-

même. Ainsi le mort est-il désigné comme étant l'"Osiris untel", c'est-à-dire qu'il est assimilé ou, plus exactement, syncrétisé à Osiris, le prototype divin de tout défunt ressuscité; de la sorte, le trépassé qui renaît dans l'Au-delà devient une manifestation du dieu des phénomènes cycliques et récurrents. Comme dans le mythe osirien, ce sont les déesses Isis et Nephthys qui pleurent le décès de chaque mortel et prennent soin de son cadavre. L'iconographie de la parure de la momie recourt par ailleurs à de nombreux attributs divins, comme, entre autres exemples, la perruque tripartite des dieux sur les masques et les cercueils ou sarcophages anthropoïdes, et les guides permettant de traverser sans embûche les barrières des chemins de l'Au-delà (*Textes des Pyramides*, *Textes de Cercueils* puis prétendus *Livre des Morts* [litt. *Livre de la sortie au jour*]) sont ponctués de formules qui identifient le trépassé à telle divinité "en vérité". Dans la pratique, on constate cependant qu'une fois dans l'autre monde, le défunt non royal ne devient pas un véritable dieu à part entière mais qu'il est accueilli "parmi les loués qui sont dans la suite" des divinités dignes de ce nom.



Cat. 190 : Osiris

C'est grâce à son *Ba* que tout mortel peut espérer entrer dans l'Au-delà. Le *Ba* est, selon l'anthropologie égyptienne, un des éléments constitutifs de la personne - humaine ou divine - et il symbolise principalement la capacité de transgresser la séparation entre deux mondes. Ainsi, par exemple, dieux et défunts peuvent s'incarner dans leurs effigies par l'intermédiaire de leur *Ba*. Celui-ci permet encore au trépassé de "sortir au jour" et de réintégrer sa momie, au plus profond de la tombe, pendant la nuit. Puisque dans l'iconographie égyptienne, les figures hybrides se composent d'un corps soumis aux transformations et d'une tête ou d'un visage qui fait référence à l'élément originel de la métamorphose, le *Ba* humain est représenté avec la tête de son propriétaire sur un corps d'oiseau, qui traduit sa nature aérienne et sa faculté de voler vers le monde céleste des dieux.

A cette composante capable d'atteindre les cieux divins, s'oppose, d'une certaine manière, une



autre partie de la personnalité de tout défunt qui, elle, demeure dans la tombe. Cet élément terrestre, principalement composé par le corps, devenu cadavre et momie, est donc confiné à une vie *post mortem* souterraine, dans la sépulture, conçue comme sa “maison d'éternité”.

L'accès au cercle privilégié de “ceux qui sont dans la suite des dieux” est conditionné à l'observance d'une vie exemplaire, dans le respect et la pratique de la *Maât*, le principe de l'équilibre social, la solidarité active et la réciprocité (Assmann, 1989). Ce sont donc les actions et les réalisations personnelles d'un individu qui lui assurent ou non son immortalité dans l'Au-delà. C'est ce qu'exprime la comparution du défunt devant le tribunal divin dans la salle de la double *Maât*, épisode souvent baptisé *Jugement des morts* ou *psychostasie*, qui constitue l'épreuve de passage dans l'autre monde et consiste en la pesée du cœur du trépassé, siège de ses sentiments, de ses volitions et de ses actions, véritable centre de la personnalité et mémoire du vécu individuel, mis en balance avec une plume, hiéroglyphe et symbole de la *Maât*. Un extrait du roman de *Setné Khaemouaset* raconte comment le riche dont les méfaits furent plus nombreux que les bonnes actions est déposé dans l'Au-delà et puni, le gond de la porte de l'autre monde tournant dans son œil droit, tandis que l'homme pauvre qui fut équitable et juste se voit récompensé et glorifié au côté d'Osiris.

La vie en accord avec la *Maât* permet, en outre, une autre forme de survie et de pérennité, assurément très importante aux yeux des anciens Egyptiens : celle du défunt exemplaire qui demeure dans la mémoire collective de ses successeurs et de ses descendants. Dans le conte de l'*Eloquent Oasien*, le héros explique que lorsque celui qui a accompli la *Maât* “est mis au tombeau et réuni à la terre, son nom n'est pas effacé sur terre car on se souvient de lui à cause du bien qu'il a fait”. On constate d'ailleurs qu'au-delà de ses dimensions magiques et religieuses, le décor des monuments funéraires est largement sous-tendu par la volonté de mettre en évidence la valeur du défunt, afin que celui-ci conserve une place durable dans la mé-

moire collective. Il est à cet égard très révélateur que l'élément de la tombe pharaonique qui est le plus richement apprêté et auquel correspond l'investissement le plus important est la partie visible et “visitable” de l'hypogée et non le caveau, l'appartement privé du mort. Dans le même ordre d'idée, on songera aux formules d’“appel aux vivants”, qui ponctuent les inscriptions de ces monuments, ou à l'expression “celui qui fait vivre son nom”, pour désigner la personne qui s'occupe du culte et des besoins funéraires du trépassé.

La survie dans l'Au-delà est encore liée à une condition, cette fois d'ordre technique et rituel : la conservation des différents éléments constitutifs de la personne humaine, dont la réunion signifie la vie, tout comme leur séparation ou leur anéantissement définit la mort. Ceci explique les rites d'embaumement, de momification et d'alimentation funéraire. Cette nécessité de préserver les différents composants de l'individu provient du fait que dans l'Egypte pharaonique, contrairement à la plupart des civilisations contemporaines, le mort n'est pas considéré comme une sorte de fantôme amoindri, mais bien comme un être vivant à part entière, encore capable de jouir de la plénitude de sa personne, qu'il doit donc conserver dans son intégralité.

Si tels sont les grands principes qui régissent les conceptions funéraires des anciens Egyptiens, il faut cependant garder à l'esprit que ces croyances et ces pratiques, comme toute institution culturelle de l'Egypte antique, ont considérablement évolué durant la très longue existence de la civilisation pharaonique.

L'archéologie permet de suivre les traces des croyances funéraires proprement égyptiennes jusqu'à la fin de la préhistoire, au 5^e millénaire avant notre ère, à la période néolithique dite Badarienne (du site de Badari, en Haute Egypte). A cette époque, les morts sont enterrés dans des fosses ovales à l'entrée du désert, en bordure des terres cultivées et des zones d'habitation, en position fœtale sur leur côté gauche, tête au sud, ce qui signifie qu'ils sont déjà orientés vers l'Ouest, “le bel Occident”, le lieu où se couche quotidiennement le



soleil pour renaître vivifié chaque matin, et où sera située à l'époque historique l'entrée du domaine d'Osiris. Des offrandes funéraires, aliments ou biens de prestige, accompagnent le défunt et témoignent de l'idée d'une survivance par delà la mort, dans la tombe. Certains extraits des *Textes des Pyramides*, plus récents d'au moins deux millénaires, font encore allusion aux rites qui devaient être associés à ce type de sépultures préhistoriques : "Relève-toi, mon père. Prends cette eau qui t'est destinée (...). Remue le sable qui est sur ton visage. Lève-toi sur ton côté gauche et prends appui sur ton côté droit. Relève ton visage afin que tu voies ce que je fais pour toi, moi, ton fils" (*Pyr.* § 1877-8).

C'est avec le millénaire suivant et la culture dite de Nagada, qu'émergent les premières superstructures de tombes, qui révèlent l'éclosion d'un véritable culte funéraire. De petites stèles commémoratives, au départ assez grossières, vont alors faire leur apparition, ainsi que l'écriture hiéroglyphique, dont l'origine, à l'inverse de celle des cunéiformes mésopotamiens, semble essentiellement liée à la fonction mémorielle des monuments. Le raffinement progressif des tombeaux, qui peuvent désormais être construits et contenir de nombreuses chambres, ne s'applique bien entendu pas à l'ensemble des sépultures contemporaines; il traduit en fait la montée d'une classe dirigeante, dont le statut et le sort se distinguent petit à petit, mais de plus en plus nettement, du reste de la population. L'Etat pharaonique est pratiquement né.

Ces tendances qui se font jour durant les époques de formation, développement des fonctions de commémoration et de culte funéraire, d'une part, et différenciation des destinées *post mortem* suivant la catégorie sociale, d'autre part, culminent avec l'avènement de la royauté véritable (1^e-2^e dynasties), puis le début de l'Ancien Empire et le temps des pyramides (3^e-6^e dynasties). Le clivage entre la nature du roi et celle de ses sujets est particulièrement bien illustré par le contraste typologique qui oppose leurs tombes respectives : la pyramide monarchique, avec son monumental complexe funéraire, et les mastabas réservés aux grands

fonctionnaires de l'Etat. A la fin de sa vie, le pharaon, en sa qualité de divinité, rejoint ses pairs les autres dieux et partage leur éternité "en s'envolant vers le ciel, tandis que les hommes demeurent cachés dans leur tombe", ainsi que l'explique un passage des *Textes des Pyramides* (§ 459 a).

L'étude de ce corpus d'inscriptions, qui ornent à partir de la fin de la 5^e dynastie les chambres intérieures des pyramides, révèle le nouveau destin solaire qui attend le roi après son trépas : la chambre sépulcrale, où le souverain est enseveli dans un sarcophage en pierre (souvent du granit ou une pierre sombre), est assimilée au monde des ténèbres de l'Au-delà souterrain, dans lequel Pharaon, identifié au dieu solaire affaibli par sa course diurne, peut s'unir à Osiris, seigneur des lieux, et trouver ainsi la force de régénération qui lui permettra de réussir triomphalement son ascension dans le ciel (Allen, 1994). Cette harmonisation des anciennes croyances chthoniennes et des nouvelles conceptions solaires est typique de la pensée égyptienne, qui cherche toujours à multiplier les différentes approches de tout phénomène complexe et, de ce fait, ne renonce jamais à un point de vue historiquement plus archaïque. Le culte funéraire royal atteste exactement le même phénomène, ajoutant à la relation mythologique entre Osiris et son fils Horus un niveau de signification solaire. Il prend en outre une ampleur tout à fait exceptionnelle : les besoins du roi mort en offrandes funéraires sont devenus tellement importants que chaque souverain doit créer de nouvelles fondations à travers son empire pour alimenter le culte qui lui sera dédié aux abords de sa pyramide. La structure administrative et économique que cette situation engendre finira par scléroser le pays et elle ne semble en tout cas pas étrangère à l'effondrement de la machine étatique à l'issue de la 6^e dynastie.

Le particulier, nous l'avons vu, connaît un sort différent puisqu'après son trépas, il survit exclusivement dans sa tombe. D'un point de vue topographique, avant la fin de l'Ancien Empire, la nécropole privée, tout comme la Résidence royale, est directement associée à la pyramide monarchi-



que, se déplaçant pratiquement de règne en règne, suivant le site que Pharaon a sélectionné pour implanter sa gigantesque demeure d'éternité. La survie du défunt non royal est donc intimement liée à celle de son souverain. Les tombes sont situées dans une véritable ville de mastabas, une nécropole désignée comme étant "ce qui est dans la dépendance du dieu (= le Pharaon)", et les morts vivent, selon les inscriptions de leur tombeau, des "offrandes que donne le roi", c'est-à-dire d'une partie de l'alimentation du culte funéraire royal. La communication avec le trépassé au fond de son caveau, nécessaire pour la réalisation de son culte, se fait par l'entremise d'une stèle fausse-porte. Il faut par ailleurs noter que cette forme de survie aux crochets du souverain est exclusivement réservée aux plus hauts dignitaires de la nation, les parents et intimes du monarque ou les grands fonctionnaires qui l'ont assisté dans sa royale tâche.

La fin de cette première période de gloire de la civilisation pharaonique est marquée par une transformation progressive de la tombe privée comme lieu de séjour du mort en un espace de culte, une sorte de temple miniature dédié au défunt. Sur un plan architectural, la sépulture s'articule davantage suivant une composition axiale, dont le point focal est la statue cultuelle du trépassé, qui quitte son *serdab* clos et impénétrable au regard, pour apparaître en majesté aux yeux des visiteurs du monument. Par ailleurs, les nécropoles décentralisées en province se multiplient et gagnent en importance. Le phénomène s'accroît avec l'époque suivante, la Première Période Intermédiaire, qui connaît une "démocratisation" graduelle des pratiques funéraires monarchiques, dans le sens où l'élite sociale s'approprie des prérogatives qui relevaient jusque là du monopole royal de la survie. Ainsi, par exemple, une version remaniée des *Textes des Pyramides* fait son apparition sur les parois des cercueils en bois de particuliers : ce sont les célèbres *Textes des cercueils*. D'une manière générale, durant les périodes d'affaiblissement de la culture égyptienne, on constate que le riche décor pariétal des tombes est transféré sur les cercueils et les sarcophages, ou transposé sous la forme de petites figurines tridimensionnelles,

comme les statuettes de serviteurs ou de porteurs d'offrandes.

Cette révision des conceptions de la vie *post mortem* du particulier débouche au Moyen Empire sur une nouvelle religion funéraire, centrée autour de la personnalité du dieu Osiris, dont le culte connaît à cette époque un essor tout particulier. La clé de la survie n'est plus la proximité de la sépulture royale mais le partage du destin d'Osiris. A l'instar de ce dernier, le mort doit subir un procès et en sortir justifié, "juste de voix". Il n'est cependant pas opposé à Seth, le dieu du chaos, frère jaloux d'Osiris dans le mythe, mais à lui-même : les dieux - le plus souvent Anubis, divinité psychopompe, Thot, qui préside aux opérations intellectuelles et à l'exactitude, ou Maât, déesse qui personnifie les principes de l'équilibre social et cosmique - comparent soigneusement les bonnes et les mauvaises actions du trépassé. Si ses méfaits sont plus nombreux, il est livré en pâture à la Dévoreuse, un monstre infernal qui combine les traits d'un crocodile, d'un lion et d'un hippopotame; dans le cas contraire, il est déclaré "juste de voix" et on l'introduit auprès d'Osiris, où il peut demeurer bienheureux "dans la suite du dieu". Le mort n'est désormais plus confiné dans sa tombe puisqu'il parcourt les chemins de l'Au-delà, à la rencontre des dieux, dans le domaine souterrain d'Osiris ou sur la barque céleste du soleil, qui visite chaque nuit le monde des enfers. La vie du défunt s'est donc considérablement diversifiée : il "habite sa tombe en tant que momie, il communique avec les vivants en sa qualité de *Ka* (force vitale) et demeure ainsi un membre de la société, en même temps qu'il parcourt le ciel et le monde souterrain comme *Ba* et s'associe aux dieux" (Assmann, 1986 : 669).

Le programme du trépassé reste pratiquement inchangé au Nouvel Empire, si ce n'est que l'on constate à cette époque une insistance sur la sortie du *Ba* en dehors de la tombe pendant la journée, concept qui donnera d'ailleurs son nom au recueil funéraire qui succède aux *Textes des cercueils* : le *Livre de la sortie au jour*, rédigé cette fois sur papyrus, et connu aujourd'hui sous l'appella-



tion erronée de *Livre des Morts*. A partir de la période ramesside, la thématique décorative des monuments funéraires tend à se concentrer davantage sur la destinée infernale du mort, lorsque celui-ci entre en contact plus direct avec les dieux. Ces représentations nous montrent la vie d'outre-tombe, qui est calquée sur celle d'ici-bas : on y cultive les champs du dieu, on y savoure tous les délices, en famille, et, bien entendu, on y adore les divinités.

Ces conceptions successives de la survie du défunt reposent toutes sur un principe fondamental : la croyance en la magie, la conviction qu'il est possible d'infléchir le cours naturel des événements, moyennant la connaissance des mécanismes qui déterminent ces événements. C'est par la magie que le prêtre ritualiste parvient à réanimer le mort et à forcer la réunion des éléments constitutifs de sa personne, qui se sont séparés au moment du décès. C'est encore la magie qui permet d'assimiler véritablement le défunt à Osiris et d'assurer ainsi sa résurrection bienheureuse dans l'Au-delà et la conservation complète et efficace de son corps momifié. La faculté magique qu'ont les images et les hiéroglyphes de susciter l'existence réelle de ce qu'ils représentent garantit au trépassé de multiples corps de substitution ainsi que la continuité de son culte funéraire, en dépit de la négligence éventuelle de ceux qui en ont la charge. La magie permet en somme de contrôler les différents facteurs qui interviennent dans l'existence *post mortem* de tout être vivant et, par là, d'empêcher la dissolution, la destruction et l'anéantissement, qui constituent la véritable mort, cette fois pratiquement irréversible.

L'usage de la magie tend parfois à envahir les composantes morales de l'accession à l'immortalité. Ainsi, dès l'Ancien Empire, au moment où apparaissent les premières tentatives de momification (suite à l'émergence des tombes construites, qui n'autorisent plus la conservation naturelle du cadavre par dessiccation en milieu sableux), les *Textes des Pyramides* rapportent que le cœur du roi défunt, siège de sa conscience, est remplacé par une amulette cordiforme qui, contrairement à l'organe véritable, ne pourra pas s'opposer à ce que



Cat. 212 : Oushebti

son propriétaire monte au ciel. Avec la 18^e dynastie, au début du Nouvel Empire, cette idée de juguler l'autonomie du réceptacle de la mémoire individuelle s'est amplement répandue et les momies sont souvent complétées par un tel cœur de pierre, dont la face inférieure est gravée d'un texte intitulé : "formule pour empêcher que le cœur du défunt X ne s'oppose à lui dans le royaume des morts" (chapitre 30b du *Livre de la sortie au jour*).

L'invention des *oushebti* participe en quelque sorte du même esprit d'utilisation de la magie pour contourner les difficultés dans l'Au-delà. Le mot *oushebti* signifie en ancien égyptien "le répondeur". Il désigne une petite figurine à l'effigie d'un défunt qui est censée répondre en lieu et place de ce dernier lorsqu'il sera appelé à effectuer des corvées agricoles dans le domaine d'Osiris, ainsi que le précise le texte gravé sur ces effigies dès la fin du Moyen Empire et dont le titre est : "formule pour faire en sorte qu'un *oushebti* travaille à la place de son maître dans la nécropole" (chapitre 472 des *Textes des cercueils*, puis chapitre 6 du *Livre de la sortie au jour*). A partir du Nouvel Empire, le



nombre de ces substituts du mort augmente considérablement, pouvant atteindre plusieurs centaines, afin que leur propriétaire soit exempté de travail chaque jour de l'année. Dans de telles circonstances, la survie du défunt égyptien peut donc se révéler particulièrement agréable.

Par ailleurs, dans la conception pharaonique, le mort n'est jamais totalement déconnecté du monde des vivants. Ces derniers peuvent encore entrer en contact avec lui, par l'intermédiaire de ses monuments funéraires, tombe, stèle ou buste d'ancêtre, et il leur arrive même de lui adresser des lettres, afin de solliciter un service particulier de sa part, dans l'autre monde comme dans celui-ci. Le défunt, quant à lui, peut grâce à son *Ba* sortir de sa tombe et se manifester ici-bas, auprès de ses descendants, par exemple par l'intermédiaire de leurs rêves.

Malgré quelques œuvres littéraires qualifiées de pessimistes, parce qu'elles anticipent de plus d'un millénaire le célèbre *carpe diem* d'Horace en prétextant que "personne ne revient de là-bas pour nous dire ce qui lui est arrivé", la vision que les anciens Egyptiens avaient de la mort et de l'existence d'outre-tombe se révèle donc plutôt optimiste : à leurs yeux, la survie dans l'Au-delà est non seulement conçue à l'image de la vie ici-bas mais, en outre, elle permet une conservation complète de la personnalité du défunt, qui n'est donc pas réduit au statut d'une pâle ombre sans individualité et peut continuer à jouir de ses facultés et des délices de la vie véritable. Dans ce sens, les innombrables et monumentales réalisations funéraires de la civilisation pharaonique peuvent être considérées comme une gigantesque ode à la Vie.

